

*Jean-René
LAFOND*



1912 - 1999

I—L'enfance et la jeunesse de René

Jean-René Lafond est né le 15 novembre 1912 à Saint-Julien-Beychevelles, un petit village situé dans la région du Médoc. Le Médoc, célèbre pour ses vignobles et ses châteaux, est une presqu'île de forme triangulaire située au nord-ouest du département de la Gironde, dans le sud-ouest de la France. Son père, Jean Victor Lafond, était couvreur, et sa mère, Augustine Fernande Nigorge, était chapelière. Jean-René avait également un demi-frère, Raymond, plus âgé que lui. Ce dernier a grandi à Paris et est devenu musicien. Ils ne se sont vus qu'à de rares occasions, lorsque Raymond venait passer des vacances chez leur mère en Gironde.

Jean-René a grandi dans ce petit village, jusqu'à ce que son père Victor trouve une nouvelle clientèle dans le village voisin de Saint-Estèphe. La famille a alors décidé de déménager et de s'installer là-bas. À l'âge de 15 ans, Jean-René a commencé à travailler en tant que couvreur avec son père. Le 30 novembre 1931, à l'âge de 19 ans, il s'est volontairement engagé dans l'armée de l'air pour une période de 18 mois. Démobilisé le 15 mai 1933 en tant que Caporal, Jean-René est revenu au domicile familial et a épousé Andrée Marie Franceix à Saint-Estèphe le 11 août 1933. Le 2 avril 1936, ils ont donné naissance à une petite fille, Colette. En tant que réserviste, il a participé à des exercices militaires entre 1934 et 1938. Pendant cette période, il a continué à travailler comme couvreur aux côtés de son père. Il est nommé Caporal-Chef de réserve le 1er janvier 1939. En 1939, il a trouvé un poste en tant qu'instructeur mécanicien d'aviation à l'école Caudron de Royan, où il a enseigné à 350 élèves la mécanique aéronautique.



Jean-René et ses parents



Jean-René et sa mère

II—Le début de la guerre

Le 2 septembre 1939, au lendemain de l'invasion de la Wehrmacht allemande en Pologne, un ordre de mobilisation a été émis en France. Le commandant de l'école a annoncé que les instructeurs de l'école d'aviation devaient être maintenus sur place, afin de poursuivre la formation des jeunes mécaniciens. Cette décision a été ensuite confirmée par le ministère. L'école Caudron a été réquisitionnée par l'armée, et son personnel a été intégré par le Bataillon 113 de Rochefort, tout en restant mobilisé sur place à Royan.

Le 10 mai 1940, l'armée allemande a lancé une offensive contre la France. Face à l'avancée de l'ennemi du Reich Allemand, la panique s'est emparée des Français. Ils ont fui en masse sur les routes en direction du sud de la France pour y trouver refuge, marquant ainsi le début de l'Exode. Le 14 juin 1940, les Allemands occupaient Paris. Par conséquent, un ordre d'évacuation est parvenu à Royan. Jean-René Lafond devait conduire ses 350 élèves, instructeurs et personnel à travers le Sud de la France jusqu'à Port-Vendres sur la côte méditerranéenne, dans le but de s'embarquer ensuite pour Casablanca. Pourquoi Casablanca ? L'idée était que les étudiants, maintenant soldats, aideraient là-bas l'armée de l'air américaine à entretenir des avions. À leur arrivée le lendemain, les navires étaient déjà partis, et ils ont été retenus sur place, car le gouvernement français était sur le point de demander l'armistice. Celui-ci a été signé quelques jours plus tard, le 22 juin à Rethondes, près de Compiègne.

La conséquence immédiate de la capitulation a été l'annexion de l'Alsace-Lorraine par les Allemands, et le reste de la France s'est retrouvé désormais partagé en deux zones : la zone "occupée" au Nord et la zone "libre" au Sud, administrée par le gouvernement français du Maréchal Pétain basé à Vichy. Une "zone interdite" a été également établie, comprenant la "zone réservée" et la "zone militaire littorale". Jean-René et ses élèves ont stationné pendant près d'un mois dans le sud à Amélie-les-bains avant d'être renvoyés chez eux le 14 août. Ils ont été démobilisés, et Jean-René est retourné dans sa famille dès le lendemain, découvrant ainsi la France occupée par les Allemands dans le petit village de Saint-Estèphe.

III—La Résistance

Le fils de Jean-René, Jean-Claude Lafond, a raconté lors de notre entretien du 27 novembre 2023 à Saint-Estèphe : "[Mon père] travaillait avec mon grand-père qui lui aussi était couvreur et réparait des ardoises le jour au château de Pomys [a servi de Kommandantur aux allemands à Saint-Estèphe] et la nuit il revenait et il se planquait à vélo avec un grand cageot derrière pour leur piquer le charbon."

Jean-René a souvent écouté la radio anglaise, source d'espoir pour lui. Alors que l'Angleterre résistait, la nouvelle en 1941 du début des hostilités entre l'URSS et l'Allemagne l'a convaincu que ce second front conduirait à la défaite d'Hitler. Ses premières actions en tant que résistant remontaient à son séjour à Amélie-les-Bains. Il s'était approprié, au Syndicat d'initiative, des cartes géographiques des environs indiquant les voies d'accès vers l'Espagne à travers les Pyrénées.

Il s'est progressivement engagé activement dans la Résistance, initialement de manière modeste, en raison du manque de ressources. À la fin de 1942, il a commencé avec quelques amis du Médoc à reproduire des tracts de la Résistance récupérés à Bordeaux et à les diffuser immédiatement. De plus, il a recueilli et transmis des informations précieuses en écoutant la radio anglaise. En 1943, il a décidé de fusionner son groupe avec celui du village voisin de Pauillac, dirigé par Étienne Dieuzède. Avec le soutien du maire de Saint-Estèphe, le groupe est devenu réellement opérationnel. Cela leur a permis de produire de fausses cartes d'identité, des laissez-passer pour la zone interdite, des fausses cartes d'alimentation avec du matériel d'impression récupéré par Jean-René. Avec l'aide d'un médecin rallié à leur cause, des certificats médicaux ont également été établis.

Le 15 mai 1943, il est devenu un agent permanent au sein du réseau de renseignements "Armée des volontaires de la France combattante". Les tâches sont ainsi devenues plus variées et ont compris trois catégories : le renseignement, l'action et l'évasion. Face à la recrudescence des hostilités sur le territoire français après le débarquement du 6 juin 1944, Jean-René a décidé de former un maquis dans le Médoc, le seul existant dans la région. C'est ainsi qu'est né le Maquis de "Vignes-Oudides". Le nom "Vignes-Oudides" signifie "vignes acides" car, à l'époque, quelques vignes parmi les pins donnaient un vin acide. En tant que responsable du groupe, il a nommé Jean Dufour, un métallurgiste de Bordeaux en tant que chef sur place du Maquis. Ils ont également fourni au chef de gare de Pauillac des équipements pour saboter la locomotive du train ouvrier qui se rendait quotidiennement à Bordeaux.

Le 10 juillet 1944, après le crash d'une forteresse volante américaine dans la région, Jean-René a organisé le sauvetage et le rapatriement de neuf naufragés américains et deux Anglais. Il les a logés chez des familles, gagnant ainsi du temps pour organiser leur fuite. Par la suite, il s'est rendu à Toulouse pour coordonner cette mission. Plus tard, il a écrit dans son livre : "Mais la chance qui jusque-là m'avait toujours été fidèle, va subitement m'abandonner."



Jean-René avec sa première épouse Andrée ; en dessous leur fille Colette



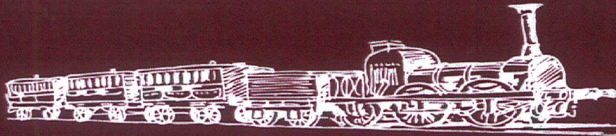
IV—L'arrestation par la Gestapo

De retour chez lui, Jean-René a été réveillé le 13 juillet 1944 à 5 heures du matin par des jets de cailloux dans les contrevents de l'étage. Deux Allemands en armes se tenaient dans la cour. Jean-René a tenté de s'échapper par les toitures avoisinantes. Soudain, il s'est retrouvé face à un soldat allemand. Jean-René a sorti son revolver, mais le soldat a donné l'alerte. Il a rapidement été entouré par une dizaine d'hommes armés. Il a dû se rendre, arme à la main. Sa maison a été pillée, et Jean-René a été arrêté. Sa femme Andrée n'était pas à la maison, et leur fille Colette, âgée de 8 ans, a été jetée à la rue et recueillie par des voisins. Jean-René a été emmené à la Gestapo de Bordeaux. Là, trois agents de la Gestapo l'ont torturé et interrogé. Il a perdu connaissance à plusieurs reprises. À la fin, il ne tenait plus debout en raison de nombreux coups dans l'estomac et a eu sept dents cassées avant d'être jeté dans une cellule de la cave.

Le lendemain après-midi, il a été traîné dans la cour par deux Allemands. Sa femme avait été arrêtée. Il a réussi à lui dire : "J'ai pas parlé."

De retour dans le bureau de la Gestapo, il a appris qu'il avait été dénoncé par quelqu'un de sa région avant d'entendre les mots suivants : "Vous reconnaissez là votre revolver ? Alors... normalement on doit vous fusiller."

Il a été enfermé avec de nombreuses personnes dans une cellule. Ils n'ont eu que peu à manger. Après quelques jours, Jean-René a été transféré dans la prison du Fort du Hâ à Bordeaux, où il est resté jusqu'au 9 août 1944. A alors commencé un voyage difficile.



V—La déportation à bord du "Train Fantôme"

Ce jour-là, les prisonniers sont embarqués dans un train à la gare principale. Environ cent personnes sont entassées dans un wagon à bestiaux, avec un total de 536 hommes et 64 femmes dans l'ensemble du train. Personne ne sait où ils sont emmenés. Ils n'ont que très peu de nourriture et d'eau. La chaleur est insupportable. Près de Toulouse, ils parviennent à élargir des fentes dans le plancher du wagon. Les premiers sautent. Quand vient le tour de Jean-René, il pense à sa famille. Les Allemands possèdent des listes nominatives des prisonniers. Par crainte des représailles, il ne saute pas.

Les portes ne sont que très rarement ouvertes. Jean-René se souvient plus tard : "Les hommes devenaient fous, fous de soif, et ça, c'est horrible à voir !" Lors d'un arrêt à la campagne, certains parviennent à arracher quelques brins d'herbe pour se nourrir : "Nous étions une centaine de bêtes affamées." Le 18 août, le train s'arrête à la gare de Roquemaure. Les voies sont impraticables après des bombardements alliés et des sabotages. Les gendarmes allemands poussent les prisonniers à continuer à pied, sous la chaleur. À Roquemaure, un pont suspendu au-dessus du Rhône est gravement endommagé. Malgré cela, les gardes décident de tenter la traversée. Les prisonniers s'accrochent aux cordes restantes, franchissent les planches encore présentes. Miracle, ils réussissent tous à passer. À Châteauneuf-du-Pape, Jean-René s'étonne de voir les vignes pousser si bien parmi autant de cailloux. C'est ce que raconte Claudine, sa deuxième fille. Après 18 kilomètres de marche, ils atteignent la gare de Sorgues. Des civils apportent de l'eau pour les prisonniers. Jean-René profite de l'agitation. Il prend la casquette d'un agent de gare et se dirige vers la sortie. Trop tard. Un gardien l'a vu. Un nouveau train est prêt. Dans la nuit, des avions alliés bombardent les wagons. Panique. Les prisonniers tentent d'agiter des draps blancs à travers les quelques ouvertures du wagon. Il y a des blessés. Jean-René a "de la chance".

Deux jours plus tard, à Valence, une autre tentative. Jean-René parvient à se réfugier dans les toilettes de la gare. Soudain, la porte s'ouvre. Il reçoit un coup de pied et est ramené dans le train. C'est un autre wagon, il est maintenant séparé de ses amis. Enfin, après 19 jours, le 28 août, le train arrive à la gare de Dachau. En descendant, Jean-René est mordu par l'un des chiens de la SS. Ce transport sera plus tard appelé le "Train Fantôme".

VI—Le camp de concentration de Dachau

Les nouveaux arrivants se rassemblent sur la place d'appel du camp de concentration. Ils attendent jusqu'à l'aube. Jean-René est enregistré comme prisonnier politique sous le numéro 93964. Lorsqu'ils doivent remettre leurs maigres possessions, Jean-René parvient à dissimuler son médaillon, un précieux souvenir de sa mère. Ils reçoivent des vêtements de prisonnier : une fine veste et un pantalon rayé, ainsi que des chaussures à semelle de bois. Dans un premier temps, il est envoyé dans le bloc de quarantaine 21. Il retrouve son ami Jardel, dont il avait été séparé dans le "Train Fantôme". Tous deux sont mécaniciens et craignent d'être contraints de travailler dans une usine d'armement pour l'armée allemande. Ils décident donc secrètement de se faire passer pour des agriculteurs.

La morsure de chien à la jambe le fait souffrir. Heureusement, il fait la connaissance de Philippe Toureille, de Bordeaux, étudiant en médecine travaillant comme infirmier au bloc 21. Il aide Jean-René à protéger la morsure avec des bandages en papier. Philippe Toureille le soutient aussi de temps en temps avec de la soupe supplémentaire, ce qui l'aide à reprendre un peu de force.

Edmond Michelet, également un prisonnier politique français, qui devait plus tard représenter les Français au Comité international de Dachau, est responsable du bloc de désinfection. Par le biais d'un camarade travaillant dans l'atelier radio de la SS, il apprend chaque soir clandestinement les nouvelles de la BBC. Jean-René fait partie de son petit groupe qui transmet ces informations aux autres prisonniers.

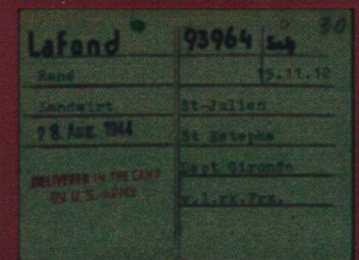
En novembre 1944, Jean-René et 20 autres hommes qui ne font pas partie d'un commando de travail sont transférés au bloc 30 des invalides. Le 1er décembre 1944, Jean-René tombe malade. Il a la chance dans son malheur d'être admis à l'infirmerie avec une bronchite. Il y reste 120 jours jusqu'au 14 avril 1945, probablement un record pour un détenu du bloc 30. Après la bronchite, il est encore atteint de dysenterie, puis de pleurésie, et en hiver 1944, du typhus. Lorsqu'il revient à lui, son précieux médaillon a disparu. Il apprend qu'il a eu une très forte fièvre pendant deux semaines. La balance indique quant à elle 42 kilos. Quelques jours plus tard, son panaris non soigné s'infecte. Il tente de le soulager avec une aiguille. Sa main enfle alors fortement. C'est ainsi que Philippe, qui assiste entre-temps un médecin hongrois du bloc 13, le retrouve. Philippe suppose que Jean-René doit être opéré et promet de l'assister. Il prévient également Jean-René qu'il n'y a d'anesthésie que pour les SS et les détenus particulièrement "importants". Il mettra tout de même le masque à Jean-René dans un moment d'inattention, puis il devra inspirer très vite avant que le médecin ne s'y oppose. L'opération réussit.



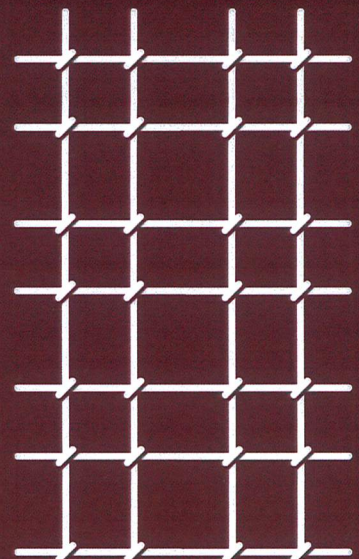
Fausse carte d'identité de Jean-René fabriquée par lui-même



Jean-René avec sa seconde épouse Lucette (à droite) ainsi que Renée Lacoude et Philippe Toureille, également survivants du train fantôme



Carte d'enregistrement du camp de concentration de Dachau Arolsen Archives 1.1.6.7 1069172



VII—Libération et retour

Aux bras de deux autres prisonniers, Jean-René a connu la libération à Dachau. L'arrivée des Américains a apporté un grand soulagement au camp. Encore très affaibli et en raison de la quarantaine due au typhus, Jean-René est resté près d'un mois supplémentaire à Dachau. Il a rapidement été transféré dans les bâtiments de l'ancien camp des SS, où il a disposé d'une chambre propre et d'un lit pour se reposer. En raison du typhus qu'il a contracté, il demeurait encore contagieux, faisant ainsi partie des derniers Français rapatriés.

Passant le poste de contrôle de la frontière allemande près de Mulhouse le 27 mai 1945, il est lentement revenu dans le monde d'avant. Après un trajet en camion avec des camarades heureux chantant la Marseillaise, il est arrivé dans un centre de rapatriement à Paris. Là, des infirmières ont pris soin de lui avant qu'il ne puisse continuer jusqu'à Bordeaux. C'est sur le quai qu'il a entendu pour la première fois depuis longtemps son prénom "René", lui donnant l'impression d'être "Re né" après des mois à n'être qu'un numéro au camp de Dachau. Le lendemain, il a reçu la visite des épouses de deux camarades de la Résistance, qui lui ont apporté un bouquet de fleurs, un geste qu'il n'a jamais oublié : "Il m'est impossible de décrire mon émotion en présence de ces bouquets qui évoquaient quelque chose de pur, de vivant, de propre, pour moi qui revenais d'un monde où l'on vivait dans la pourriture, dans les conditions les plus répugnantes que l'on puisse imaginer."

Peu à peu, ses forces sont revenues, mais il a fallu patienter de longs mois pour que son corps commence à accepter de "vrais" repas. Au début, il ne pouvait consommer que des aliments liquides. Pour l'armée, il était en convalescence militaire. Pendant cette période, René a assumé quelques missions volontaires pour le réseau des résistants de "La France combattante" et son propre réseau de résistance, ce qui lui a permis de renouer des liens sociaux. Il a également travaillé dans des comités de contrôle qui attribuaient des médailles aux membres de la Résistance. En 1946, il a été démobilisé et est ainsi revenu à la vie civile. Après sa démobilisation, Jean-René a été homologué au grade de Sous-Lieutenant FFI (Forces Françaises de l'intérieur) et FCC (Forces Françaises Combattantes).

VIII—La vie après

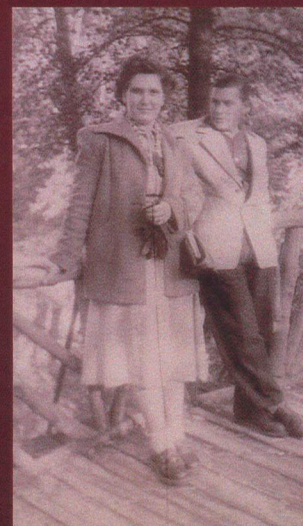
Jean-René a entrepris des recherches sur ses anciens camarades. Il souhaitait défendre les intérêts de ses compagnons et notamment informer les parents des 25 résistants du Maquis du Médoc morts pour la France. En tant que fondateur du maquis de Vignes-Oudides dans le Médoc, il tenait à participer aux commémorations annuelles, veillant à ce que le courage des résistants ne soit jamais oublié. Jusqu'à sa mort, il y a toujours pris part.

Peu de temps après son retour, il a mis fin à son mariage avec Andrée. Il a ensuite fait la connaissance d'une jeune femme nommée Lucette, qui travaillait à la Poste. Jean-Claude raconte : "Il a rencontré notre mère à Saint-Estèphe, je crois bien, à la poste de Saint-Estèphe, où il allait souvent acheter un timbre." En 1949, ils se sont mariés et ont donné naissance à deux enfants, Jean-Claude et Claudine, en 1951 et 1952.

Après un certain temps, il a repris son métier de couvreur. Plus tard, il s'est spécialisé dans le travail du zinc. Jean-Claude et Claudine témoignent que leurs parents travaillaient énormément. Jean-Claude a également suivi les traces professionnelles de son père. Celui-ci lui a enseigné patiemment l'art de la minutie, une qualité essentielle pour le métier artisanal.

À la retraite, Jean-René s'est plongé dans ses recherches historiques. Les rencontres avec ses anciens camarades déportés ou résistants ont également joué un rôle important. Dans les années 80, le moment est arrivé où il s'est senti prêt à raconter son histoire. Il s'est rendu dans les écoles de la région pour partager ses souvenirs avec la nouvelle génération. Il a consigné ses mémoires pour ses enfants.

Puis, dans les années 90, son neveu Claude l'a encouragé à en faire un livre et à le publier. Lucette, les enfants et Claude l'ont soutenu et aidé dans les nombreuses étapes de l'écriture et de la publication de son livre. Il est paru quelques semaines avant que Jean-René ne s'éteigne le 14 juin 1999 à Saint-Estèphe. Il a eu le bonheur de le tenir entre ses mains avant de partir.



Lucette et Jean-René, le jour de leur mariage, le 22.10.1949 à Bordeaux.



Jean-René et Lucette ainsi que leurs enfants Jean-Claude et Claudine.



Sources et bibliographie

Arolsen Archives 1.1.6.7.10691172; 1.1.6.2.10166052
Archives communales de Saint-Julien, acte de naissance de Jean-René Lafond du 17.11.1912, N.26
Archives de Gironde, fiche d'affectation Lafond 30.11.31
Interviews avec Jean-Claude Lafond et Claudine Anton le 27.11.2023 et le 28.11.2023 à Saint-Estèphe
Collection Lafond : René Lafond : Le maquis du Médoc, manuscrit non publié
Archives de Vincennes, fiche d'intégration D.P.M.A.T 6ème bureau, fiche de renseignements complémentaires, fiche déclaration N.5, 17.07.45; fiche d'affectation Lafond 30.11.31
Gerhard Bökel : Le train fantôme, les nazis et la Résistance ; Frankfurt am Main 2018
René Lafond : De la Gestapo Bordelaise au Block 30 à Dachau par le „Train Fantôme“, Perpignan 1999
Photos : sauf mention contraire : Collection Jean-Claude Lafond et Claudine Anton, Album de famille

Autrice

J'ai 26 ans, je suis originaire du sud-Vendée (dans l'ouest de la France) et j'ai étudié la littérature anglaise, la culture allemande, le droit et le théâtre à Paris. Comme je suis passionnée par l'histoire, je m'engage en 2023/24 dans le service volontaire d'ASF (Action pour la Paix et la réconciliation). Je découvre le travail de mémoire en m'engageant auprès de l'église de la Réconciliation du Mémorial du camp de concentration de Dachau et du Livre de la Mémoire. Le livre de Jean-René Lafond m'a profondément émue. C'est pourquoi j'ai voulu écrire une biographie pour le livre de la Mémoire. Je me suis rendue dans le petit village de Saint-Estèphe près de Bordeaux, où j'ai rencontré les enfants de Jean-René, Jean-Claude et Claudine. Leur accueil chaleureux m'a beaucoup touchée. Je leur suis extrêmement reconnaissante. Merci également à Sabine Gerhardus, Colette Miquelajaugue, Jeanne Tessier, Jean-Emile le Dorven, Gerhard Bökel, Jean-Louis Cordonnier et Norbert Nardon, qui m'ont aidé dans mes recherches.

Dans une lettre, Colette, sa fille aînée, m'écrit au sujet de l'absence de son père : "Le soir, on n'oubliait surtout pas la prière 'Petit Jésus, rendez-moi mon Papa.'" Colette et sa mère priaient donc ensemble tous les soirs pendant que Jean-René était en captivité.



Jean-Claude Lafond, Marine Charbonneau und Claudine Anton (2023)

Charbonneau

Lafond

Anton

2023